

THÉÂTRE
THÉÂTRE FORUM
MEYRIN

16 & 17 JANVIER
20H30

Life: Reset

Chronique
d'une ville épuisée
Fabrice Murgia – Artara



THÉÂTRE

22 janvier, 18h & 23
janvier, 16h
Lian et le Lotus
Chen Jiang Hong –
Le Théâtre de l'Ombrelle



THÉÂTRE

28 et 29 janvier, 20h30
Danse « Delhi »
Ivan Viripaev –
Galin Stoev



DANSE

26 mars, 20h30
Salves
Maguy Marin –
Cie Maguy Marin



MUSIQUE

1^{er} février, 20h30
Carte blanche
à Louis Schwizgebel-Wang

Mercredi 16 et jeudi 17 janvier à 20h30



Life:Reset

Chronique d'une ville épuisée

Fabrice Murgia – Artara

Le spectacle

Lors d'un voyage en train à la tombée du soir ou d'une virée nocturne à la périphérie de nos grandes villes, il arrive que nos yeux soient attirés par des fenêtres scintillant dans le noir, des fenêtres comme des yeux grands ouverts qui cachent le secret de nos vies quotidiennes.
Fabrice Murgia

Ce pourrait être le spectacle de l'ultramoderne solitude. Une femme, dans un appartement que l'on imagine proche d'un périph', accomplit tous les gestes de la vie quotidienne : se frotter les yeux, se lever, faire couler l'eau pour le café, se brosser les dents, s'habiller à moitié, fermer la fenêtre – ouf, moins de bruit! – s'asseoir, brasser machinalement le café dans la tasse, ouvrir son ordinateur... Et basculer dans un autre univers : *Second Life* où il est possible d'incarner des personnages virtuels dans un monde imaginaire. Entre jeu de rôle et réseau social, chacun peut se créer une vie meilleure : «Your World. Your Imagination», comme le dit si bien le slogan.

Dans la pièce, quelqu'un parle à cette femme par écran interposé, elle répond, c'est peu, et pourtant, le début d'un vertige mortel.

On en est d'autant plus troublé que le plateau est presque vide laissant sa protagoniste tourner sur elle-même, tandis que les images nous attirent dans leur monde autrement plus chatoyant, là où on peut s'oublier, s'esquiver, s'échapper pour un temps d'une réalité qui nous pèse.

Et la parole, sacrifiée sur l'autel des communications virtuelles? Son absence fait un boucan d'enfer.



La note d'intention

Il s'agit d'un spectacle sur la fin des libertés.

En quête de silence, le corps de cette citoyenne doit parler d'une nouvelle forme de servitude volontaire, de la fin de la vie privée, d'une incompétence à être seule face à elle-même dans des rapports sociaux presque uniquement générés par internet, et enfin de la douleur qui peut naître de ces nouveaux liens mal définis, fragiles, bien que consistants et quasi uniques pour ce qui concerne cette jeune femme.

Quelle est la place de nos questionnements intérieurs, de nos corps, de notre force de travail, de nos rapports, de soi-même et de son propre reflet dans nos nouveaux modes de vie sur-communicants ?

Qu'advient-il de l'humain dans notre système ?

Fabrice Murgia

La biographie

Fabrice Murgia est né en 1983 à Verviers. Formé au Conservatoire de Liège (ESACT-Ecole supérieure d'acteurs) par Jacques Delcuvellerie, il travaille comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision.

Aujourd'hui, il exerce essentiellement en tant qu'auteur et metteur en scène. Il dirige, par ailleurs, la Cie Artara, un ensemble de performers, vidéastes, plasticiens et musiciens – rassemblés autour de ses créations soucieux de témoigner du monde avec le regard et le langage de leur génération.

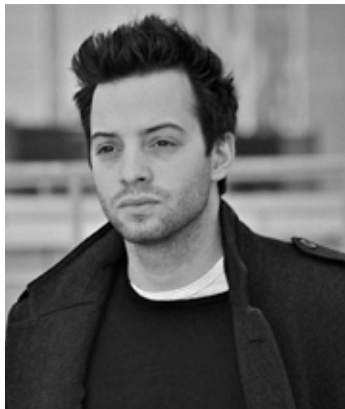
En 2009, il écrit et met en scène son premier spectacle, *Le Chagrin des Ogres*, pour le Festival de Liège. Fabrice Murgia devient alors artiste associé du Théâtre National de Bruxelles. C'est dans ce cadre, et en coproduction avec le Festival de Liège, l'Ancre et la Maison de la Culture de Tournai qu'il crée ses deux spectacles suivants: *Life: Reset / Chronique d'une ville épuisée*, pièce muette, et *Dieu est un DJ*, adapté du texte de Falk Richter. Ces deux créations témoignent d'un discours générationnel, un rapport singulier au monde, un regard, un point de vue sur l'actualité d'une jeunesse dont est issu Fabrice Murgia.

En janvier 2012, Fabrice dévoilait sa création *Exils*, un spectacle qui ouvre l'ambitieux projet européen *Villes en scène / Cities on stage* qui réunit sept metteurs en scène européens autour de la question du vivre ensemble et de la multi-culturalité dans les villes européennes. *Exils* c'est, au-delà de la dimension politique, la tentative de représenter le sentiment d'exils de nos vies, d'effacement derrière un système.

Le 24 avril 2012, Fabrice crée *Les enfants de Jéhovah* au Théâtre Vidy-Lausanne; spectacle dans lequel il s'attaque au sujet de la dérive sectaire.



Le portrait



La passion de l'Humain anime Fabrice Murgia, auteur / metteur en scène en quête permanente d'instantanés de la vie pour nous offrir sa vision du monde. Un monde, que d'aucuns qualifieraient de terrifiant, en perpétuel mouvement, un monde réinventé grâce à l'écriture théâtrale où la jeunesse dévoile ses peurs, ses blessures et nous interroge.

Comment avancer ? Fabrice Murgia ne se désole aucunement de la société d'images, de la communication virtuelle. Il en fait son postulat de départ et s'engage dans la conquête de réponses avec une énergie incroyable.

Cet artiste polyglotte parcourt le monde (prochainement le Chili, le Japon). Sa compagnie ARTARA (contraction d'Antonin Artaud et de Thomas Sankara - révolutionnaire burkinabé - les figures tutélaires de son premier projet) qui «posera le pied» sur les cinq continents cette année, élabore son théâtre comme un récit d'initiation. Questionnements, heurts. C'est en se remettant perpétuellement en question que l'on peut être en prise directe avec le réel et ainsi en rendre compte. Fabrice Murgia fonctionne ainsi. Il chemine. La Belgique reste un port d'attache. L'aventure théâtrale de Fabrice Murgia est un voyage. Il évoque avec émotion et grande sensibilité la route 66 (la route kerouacienne), récemment empruntée pour capter, observer des «lieux fantômes». Il en a fait son spectacle, *Ghost Road*. Il aime à raconter comment les lieux témoignent de la dernière histoire vivante qu'ils ont abritée.

Sa passion du documentaire, du cinéma du réel (les Frères Dardenne, Ken Loach, Mike Leigh) sous-tend son travail d'auteur et de metteur en scène. Ecrire s'impose pour comprendre le monde. Et l'écriture se poursuit avec ses comédiens. Sur le plateau dès le premier jour des répétitions. « Mes spectacles sont extrêmement calés mais, pour aboutir à ce résultat, j'attends beaucoup de propositions de la part de l'acteur, dans la curiosité des chemins inconnus vers lesquels il m'entraînera », explique-t-il. Du théâtre pour partager, pour réfléchir. Une fenêtre ouverte sur le monde, le monde de sa jeunesse.

En devenant artiste associé du Théâtre National à Bruxelles (depuis le succès du *Chagrin des ogres*, présenté notamment au Centre Wallonie-Bruxelles en 2010), les moyens techniques lui sont offerts de parler de la jeunesse de l'ère numérique. Pour Fabrice Murgia, le comédien doit jouer avec la technique actuelle et, pour ce faire, la connaître et la maîtriser. ARTARA, une troupe au sens noble et généreux du terme, avec ses fidélités et ses mouvements humains, se compose de musiciens, de plasticiens, de vidéastes. Le recours à la vidéo n'est pas une volonté mais une évidence. L'écriture de Fabrice Murgia ne s'embarrassera pas d'étiquette de genre. Il n'y a pas loin de son théâtre au cinéma. Fabrice Murgia a déjà un film en tête. Mais pas question de délaisser le théâtre : il cite Claude Régy, « le dernier espace où des gens sont face à des gens ».



Fabrice Murgia a commencé le théâtre presque sur un malentendu, il voulait étudier la guitare au conservatoire, les inscriptions étant closes, ce fut l'art dramatique. Il est commun de dire que l'acteur est son propre instrument ; Fabrice Murgia a multiplié les cordes pour parvenir à diriger totalement un projet, de A jusqu'à Z, dans un respect de la technique qu'il se fait fort d'exiger de la part de ses comédiens. Fabrice Murgia aime son époque, l'analyse, la transcrit, conscient que chaque génération se doit de réinventer le système de la précédente si elle veut progresser. Comme le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc, le souligne-t-il, ce n'est pas la cible qui importe mais le trajet de la flèche. Fabrice Murgia est en route. Suivons-le. Il nous conduira aux quatre coins du monde. Ses spectacles tiendront de plus en plus du carnet de voyage. Qu'est-ce qui nous motive le plus dans un voyage ? Faire la ou les rencontres qui nous permettront d'obtenir un regard humain sur le lieu que nous découvrons. Raconter des histoires, encore et toujours. La mythologie grecque reposait fortement sur la tradition de l'oralité. Fabrice Murgia nous dresse une mythologie de ses contemporains. Écoutons-le. Ce garçon passionné est passionnant !

«**Fabrice Murgia / Cie ARTARA**», *L'écriture itinérante* - par **Sabine Dacalor**
www.cwb.fr/portraits/fabrice-murgia



Entretien avec Fabrice Murgia

Fabrice Murgia, comment est né ce nouveau spectacle *Life: Reset / Chronique d'une ville épuisée* quelles ont été vos sources d'inspiration pour ce projet ?

Fabrice Murgia: J'avais une image en moi, celle de toutes les petites fenêtres lumineuses qui brillent dans la nuit lorsque l'on quitte une ville en train... Comme un assemblage de plein de solitudes qui se côtoient sans se connaître. J'avais envie de parler de l'une d'elles, de cette solitude des grandes villes, cette solitude si paradoxale dans un univers dominé par l'hyper-communication. Aujourd'hui, il est difficile de vivre sans téléphone portable, sans Internet, sans e-mails, tous ces réseaux qui vous relient au monde et vous donnent l'illusion que vous êtes en contact avec quelqu'un alors que vous êtes seuls.

C'est donc l'histoire de cette solitude que j'avais envie de raconter, celle d'une jeune femme que l'on voit évoluer chez elle, se réveiller, se laver, manger, partir au travail, se distraire, mais toujours seule, bien qu'elle « socialise » sur Internet. C'est une solitude qui n'en est pas une en fait, car elle évite le face-à-face avec elle-même par un recours systématique à la communication virtuelle, une solitude sans vie privée, sans liberté, où le corps est nié, où la présence à soi-même est gommée au profit d'une fantomatique et fragile présence virtuelle ; c'est aussi un être piégé, enfermé au creux d'un système. Elle est un fragile maillon de ce système dans lequel elle évolue – dans lequel nous évoluons tous – système lui-même en équilibre précaire, ingérable, toujours au bord de l'implosion...

Et c'est ce qui arrive, elle ne peut plus continuer à « fonctionner » dans cette solitude non privée et cette sur-communication fallacieuse. Mais elle est en même temps une métaphore du monde qui la produit ; elle tourne à vide, en pilotage automatique, comme une mécanique fragile et vaine, qui pourrait se rompre à tout moment.

Ce que j'aimerais montrer c'est cette vision métaphorique du système à travers la vie de cette femme et la substance particulière de cette solitude, enchaînée au virtuel, comme seule et fausse porte de sortie et la place qu'il reste encore à l'humain, au vivant dans ce système et comment cette vie peut encore s'exprimer par le langage du corps.

Cette pièce est une création, tant sur le plan de l'écriture que de la mise en scène, y-a-t-il des sources particulières qui ont nourri votre travail ?

F.M: Je ne suis ni le premier ni le seul à vouloir travailler sur la solitude du citoyen à l'intérieur du système. Deux oeuvres font surtout écho avec ce que je veux dire : *Concert à la carte* de Franz-Xaver Kroetz, et *Jeanne Dielman, 23 quai du commerce, 1080 Bruxelles* film de Chantal Akerman qui date de 1975. C'est un film qui avec une grande économie de moyen, et très proche d'une forme d'hyper réalisme, raconte le quotidien d'une femme, mère mais veuve, qui se prostitue pour survivre. Le film ne « raconte » pas son histoire, justement mais nous la montre dans les détails les plus intimes de sa vie quotidienne –comment elle prépare à manger, fait le ménage- tout dans le silence, et comment c'est le langage seul du corps qui va exprimer tout le désarroi qui habite cette femme. La pièce de Kroetz est aussi une pièce silencieuse, une longue didascalie qui nous montre une femme seule qui rentre chez elle, écoute la radio – il y a *Concert à la carte*- et qui finalement, sans explication- avale des comprimés à la fin de la pièce.



Dans *Chronique d'une ville épuisée*, le propos vient se doubler d'une réflexion sur la communication virtuelle, les relations que l'ont peut y nouer et le rapport à la solitude et à la vie privée que ces nouveaux médias instaurent.

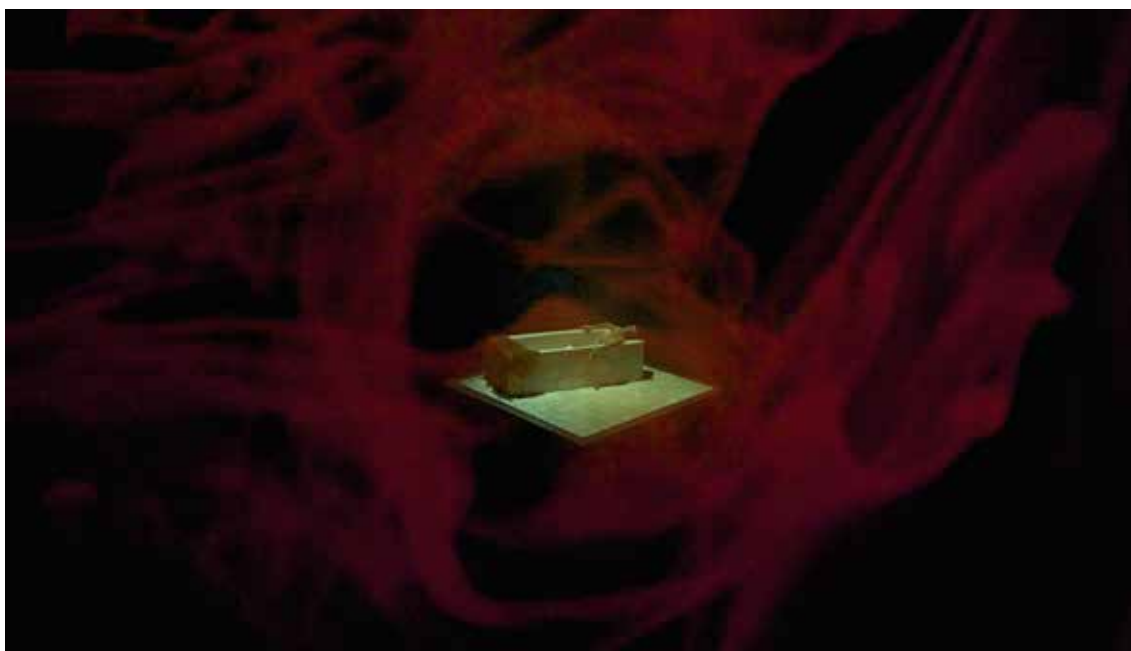
C'est donc une pièce sans parole ?

F.M: Dans l'état actuel du spectacle, complètement, oui. Mais ça peut encore changer, même quelques jours avant la première, c'est comme cela que je travaille. Ce qui me plaît dans ce silence, c'est d'abord, la possibilité d'exprimer des choses autrement que par le langage parlé, c'est-à-dire avec le corps, les gestes du quotidien, mais aussi avec d'autres procédés qui viennent se mélanger à ceux spécifiques au théâtre à travers le « chat » qui apparaîtra sur écran mais aussi à travers des images, tout un travail vidéo ainsi que par un travail sonore particulier qui viennent en surimpression de ce qui se passe sur scène et nous font percevoir les choses de façon subjective, irréaliste.

J'aimais aussi l'idée d'un personnage silencieux dans une pièce qui parle de la communication et de la non-communication...

Le virtuel en tant que sujet mais aussi comme élément de mise en scène joue un très grand rôle dans la pièce.

F.M: En effet, le virtuel, en tant que sujet, c'est une réflexion sur notre rapport au monde, sur la façon dont ces nouveaux médias colonisent notre existence et nous immergent dans une espèce d'entre-deux, qui n'est pas la réalité ni l'imaginaire total; et comment les relations nouées dans ces « métavers » (univers virtuels partageables en ligne) peuvent s'avérer trompeuses, dangereuses mais aussi consolantes et plonger dans l'addiction.





Utiliser le virtuel sur une scène, comme moyen de faire du théâtre m'intéresse aussi énormément: j'aime beaucoup les images et le travail des vidéastes, et il me paraît presque impensable de proposer un spectacle qui n'y ferait pas appel, elles interviennent au même titre que le jeu de l'acteur, le décor, les costumes et le langage dans l'écriture de plateau. C'est le vidéaste Arié van Egmond qui crée les images. Elles permettent de jouer sur plusieurs degrés de présence, et permettent des adresses publiques indirectes. L'image filmée nous apparaît comme à travers un quatrième mur et offre un contrepoint à ce qui se passe sur la scène. Elle peut aussi offrir des éléments de décor et multiplier les points de vues.

Ici, c'est comme si trois histoires, différentes, parce que racontées de façon différente, se percutaient: Il y a ce qui se passe « sur scène » et qui est joué par la comédienne, à travers son corps et sa présence ici et maintenant, il y a ce qui est filmé par la caméra et que l'on ne pourrait voir sinon (l'intérieur de la salle de bain quand la porte est fermée, mais aussi les caméras de surveillance qui capturent son image dans la rue...) et qui est filmé en temps réel ou pas (encore deux degrés de présence différents) et il y a ce qui se passe à l'intérieur de l'univers virtuel proprement dit, une sorte de jeu « second live » auquel la jeune femme semble « addict ».

J'aime flouter les frontières entre la vidéo et le théâtre; où est l'acteur, où est la vidéo, où se situent le réel et l'illusion du réel. De la même façon, le théâtre peut imiter le cinéma par des effets zoom par exemple (des boîtes sur roulette dans lesquelles se déroulent des scènes avancent et reculent, changent de perspective, comme on changerait de plan...) Ici, cette ambiguïté avec le réel constitue le sujet même du spectacle: les différents niveaux de présence vont se contaminer les uns les autres pour créer le trouble et faire basculer peu à peu le personnage dans une espèce de folie morbide.

Et le rôle de la musique ?

F.M: Pour cela, j'ai fait appel à Yannick Franck. Il s'agit d'un artiste sonore, performeur et plasticien, qui crée véritablement des univers particuliers avec le son. Au début, la musique et les sons ne sont qu'un décor sonore, plutôt réaliste (bruits de cour d'école, rue, sirènes...) Au fur et à mesure de l'expansion de sa folie, des sons, des bruits, s'introduisent dans l'univers du personnage pour coller de plus en plus avec l'idée que le personnage est une sorte de grande machine en surchauffe qui se déglingue. C'est vraiment la musique qui amène cette impression et qui colle aussi avec les images qui commencent à envahir l'espace.



La presse en parle

Dans *Chronique d'une ville épuisée*, un mélange ingénieux de théâtre, d'art vidéo et de techniques 3D conduit à une fusion inquiétante entre le fantasme et la réalité. Soutenu par un paysage sonore de Yannick Franck, Fabrice Murgia crée une nouvelle fois un itinéraire à la lisière des gouffres de l'existence contemporaine. Sans paroles.

arte.fr, 15 mai 2011

Rouge, belle et distanciée, sa mise en scène offre un univers singulier, intrigant et ponctué de chants qui, de Barbara à Abba, résonnent comme autant d'appels. [...] Le résultat reste prégnant.

Laurence Bertels, *La Libre Belgique*, 12 mai 2011

Le jeune auteur-metteur en scène belge Fabrice Murgia avait surpris l'année dernière avec son premier opus, *Le Chagrin des ogres* (primé au festival Impatience/Odéon-Télérama), ce deuxième spectacle confirme son talent à rendre compte des vertiges de l'auto-filmage et des liens tissés sur la Toile. Désormais, Big Brother est en chacun de nous.

Emanuelle Bouchez, *Télérama.fr*, 7 mai 2011

Théâtre d'art et d'essai, très cinéma, en sons, vidéos et 3D. Faut voir. Après le succès du *Chagrin des ogres*, Fabrice Murgia poursuit sa réflexion sur nos vies virtuelles/réelles. Plus radicale, la pièce est sans parole! Très fort. [...] Murgia et son équipe signent un travail ciselé, sans fausses notes, donnant à vivre une banalité intense. [...] Du grand art.

Focus Vif, 6 mai 2011

Rencontre ↗

Rencontre avec Fabrice Murgia
16 et 17 janvier, à l'issue des représentations

Life :Reset. Chronique d'une ville épuisée

Distribution

Texte et mise en scène Fabrice Murgia – Artara
Interprétation Olivia Carrère

Assistanat Christelle Alexandre
Environnement vidéo Arié Van Egmond
Cameraman Xavier Lucy
Scénographie Vincent Lemaire
Décoration Anne Goldschmidt, Marc-Philippe Guérig et Anne Humblet
Musique Yannick Franck
Construction décor les Ateliers du Théâtre National
Création costumes des avatars Sabrina Harri
Chant Albane Carrère
Figuration Christelle Alexandre et Romain Gueudré
Régisseur général Romain Gueudré
Régie vidéo Giacinto Caponio
Régie lumière Graciano Bardio
Régie Son Simon Pirson
Machiniste Michel Fisset, Jean-François Opdebeeck

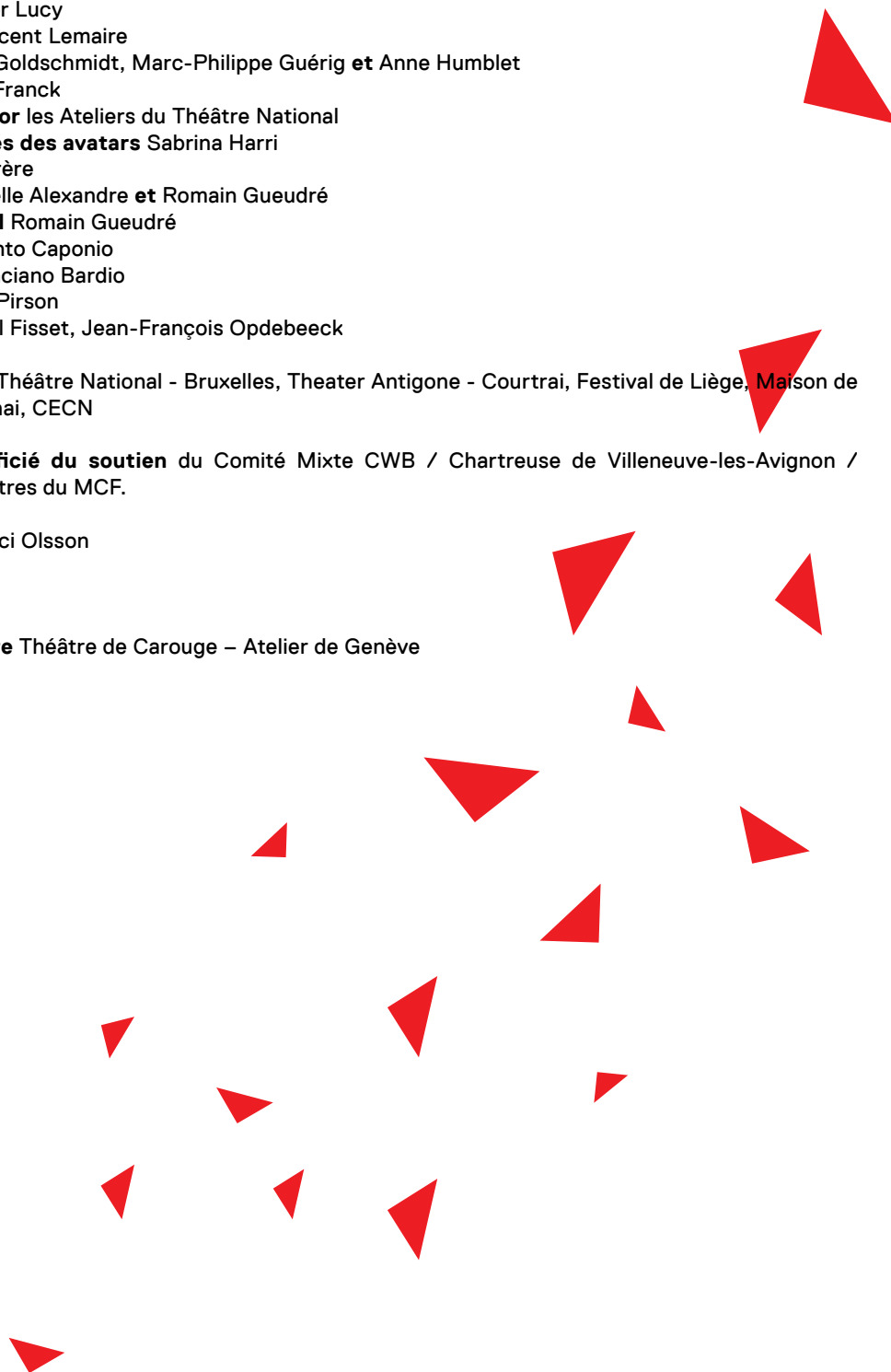
Coproduction du Théâtre National - Bruxelles, Theater Antigone - Courtrai, Festival de Liège, Maison de la Culture de Tournai, CECN

Ce texte a bénéficié du soutien du Comité Mixte CWB / Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon / Promotion des Lettres du MCF.

Crédits photos Cici Olsson

Durée 55 min

Théâtre partenaire Théâtre de Carouge – Atelier de Genève



Location et renseignements

Théâtre Forum Meyrin

Place des Cinq-Continents 1
1217 Meyrin (GE)

Billetterie

Du lundi au vendredi de 14h à 18h
ou par téléphone au 022 989 34 34

Achat des billets en ligne sur
www.forum-meyrin.ch

Prix des billets

Plein : 40.-/ 30.-
Réduit : 35.-/ 25.-
Mini : 15.-
Avec le Pass Forum : 15.-

Autres points de vente

Service culturel Migros
Stand Info Balxert
Migros Nyon-La Combe
Partenaire Chéquier culture

Les chèques culture sont acceptés à nos guichets

Relations presse

Responsable : Ushanga Elébé
ushanga.elebe@forum-meyrin.ch
Assistante : Delphine Neuenschwander
delphine.n@forum-meyrin.ch

T. 022 989 34 00 (10h-12h et 14h-18h)

Photos à télécharger dans l'espace Médias:

<http://www.forum-meyrin.ch/media/spectacles>

**THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN**

